




WOHL LEGACY

COVENANT & CONVERSATION

LA FOI AU FIL DE LA PARACHA AVEC RAV SACKS

“Mes remerciements à la Maurice Wohl Charitable Foundation pour leur généreuse contribution à la série Covenant & Conversation. Maurice était un philanthrope avenant. Vivienne était une femme d'une grande humilité. Ils allèrent ensemble dévouement et grâce, eux pour qui donner était toute leur vie.”

Traduit par Liora Chartouni

Trouver le pourquoi qui nous fait vivre

‘Hayé Sarah 5780

Le nom de notre Paracha semble a priori paradoxal. Elle se nomme ‘Hayé Sarah, “la vie de Sarah”, mais cette dernière commence par la mort de Sarah. Par ailleurs, vers la fin, elle annonce la mort d’Avraham. Pourquoi une Paracha qui ne fait référence qu’à la mort est appelée “vie” ? À mon avis, la réponse repose sur la façon dont nous appréhendons la mort, et cela est directement lié à la façon dont nous percevons la vie et comment nous la vivons.

Cela nous mène à un paradoxe encore plus profond. Un commentaire connu de Rachi sur la phrase a priori superflue, “les années de la vie de Sarah”, explique que le mot “années” est répété entre chaque rang, afin d’indiquer que toutes ces années étaient équitablement bonnes. Comment peut-on affirmer que les années de Sarah étaient équitablement bonnes ? À deux reprises, Avraham la persuada de prétendre qu’elle était sa sœur au lieu de sa femme, d’abord en Égypte et ensuite à Guézar. Elle fut ensuite emmenée dans un harem royal, un endroit dépourvu de moralité.

Malgré les promesses répétitives d’Hachem lui assurant qu’elle aurait des enfants, elle demeura infertile pendant de nombreuses années et fut incapable d’enfanter ne serait-ce qu’un seul enfant. Elle en arriva même à persuader Avraham de prendre Hagar sa servante pour épouse, et d’avoir un enfant avec elle, ce qui la tourmenta profondément^[1]. Ces événements s’apparentent à une vie remplie d’incertitudes et des décennies d’espoirs déçus. Comment affirmer que toutes les années de Sarah furent équitablement bonnes ?

Tel est le récit de Sarah. Le texte est encore plus perturbant en ce qui concerne Avraham. Suite à l’achat d’une pierre tombale pour Sarah, on lit : “Or Avraham était vieux, avancé dans la vie ; et l’Éternel avait béni Avraham en toutes choses.” (Béréchit 24, 1). Cela est troublant. D.ieu avait promis à Avraham sept fois la terre de Canaan. Mais lorsque Sarah mourut, il ne possédait aucune parcelle de terre pour l’enterrer, et a dû entreprendre des négociations ardues, voire même humiliantes avec les Hittites Il fut forcé d’admettre qu’il n’était qu’un étranger domicilié parmi eux” (Béréchit 23, 4). Comment le texte peut-il prétendre que D.ieu avait béni Avraham en toutes choses ?

Le récit de la mort d’Avraham est tout aussi troublant, mais récité si sereinement par la Torah : “Avraham défaillit et mourut, dans une heureuse vieillesse, âgé et satisfait; et il rejoignit ses pères.” Il avait reçu la promesse qu’il deviendrait une grande nation, le père de plusieurs nations, et qu’il hériterait de la terre. Aucune de ses promesses n’a été réalisée lors de son vivant. Comment a-t-il pu ainsi être “satisfait”?

La réponse est toujours la même : pour comprendre la mort, nous devons comprendre la vie. J’ai une opinion mitigée sur le personnage de Friedrich Nietzsche. Il fut sans aucun doute l’un des penseurs les plus brillants de notre époque, mais aussi l’un des plus dangereux. Il était lui-même ambigu en ce qui concerne les

Juifs, et fort négatif envers le Judaïsme^[2]. Mais l'une de ses remarques les plus connues est à la fois profonde et tellement vraie : "Celui qui possède un pourquoi qui le fait vivre peut supporter tous les comment"^[3].

(Je me permets d'ajouter une remarque qu'il a faite dans la *Généalogie de la Moralité*, que je n'ai jamais citée auparavant. Après avoir critiqué d'autres religions, il affirme : "l'Ancien Testament, c'est autre chose ! Tous les aspects de l'Ancien Testament ! J'y trouve de grands hommes, des paysages héroïques et quelque chose de rare sur terre, la naïveté sans précédent d'un *cœur fort* ; et plus encore, j'y trouve un peuple"^[4]. Donc malgré le scepticisme qu'il éprouvait vis-à-vis de la religion en général et tout particulièrement de l'héritage judéo-chrétien, il éprouvait un certain respect pour le Tanakh.)

Avraham et Sarah représentent les meilleurs exemples de l'histoire de personnes qui ont un "pourquoi" dans la vie. Leurs vies respectives étaient une réaction à un appel, une voix divine, qui leur disait de quitter leur famille et leur foyer, partis vers une destination inconnue. Ils furent appelés à aller vivre dans une terre dans laquelle ils seraient des étrangers, ils devraient abandonner toute forme de sécurité, et garder la foi qu'en vivant selon les critères de la vertu et de la justice, ils établiraient les fondements d'une nation, d'une terre, d'une foi et d'un mode de vie qui serait source de bénédiction pour toute l'humanité.

Tel qu'Erich Auerbach le décrit, le récit biblique est "chargé de secrets", signifiant que la majorité de l'histoire n'y est pas mentionnée explicitement. Nous devons la deviner en quelque sorte. C'est la raison pour laquelle le Midrach existe ; il nous permet de pallier les manques. Cela est tout particulièrement vrai en ce qui concerne les émotions des personnages principaux. Nous ne savons guère comment Avraham et Isaac se sentaient alors qu'ils s'approchaient du Mont Moriah.

Nous ne savons pas non plus comment Sarah se sentait lorsqu'elle est entrée dans les harems, d'abord dans celui de Pharaon, et ensuite dans celui d'Avimelekh, roi de Guézar. À quelques exceptions près, nous ne savons pas ce que les personnages de la Torah ressentaient. C'est la raison pour laquelle les deux promesses faites à Avraham - que D.ieu le bénirait de toutes choses, et qu'il avait terminé sa vie âgé et satisfait - sont si importantes. Et lorsque Rachi affirme que toutes les années de Sarah étaient équitablement bonnes, il lui attribue ce que le texte biblique attribue à Avraham, soit une sérénité profonde face à la mort émanant d'une tranquillité profonde face à la vie. Avraham savait pertinemment que tout ce qui lui arrivait, même les choses mauvaises, faisait partie du plan que D.ieu avait préparé pour Sarah et lui. Il avait le courage de traverser la vallée de la mort en ne craignant rien, sachant que D.ieu serait avec lui, coûte que coûte. C'est ce que Nietzsche qualifiait de "cœur fort".

En 2017, un livre insolite est devenu un bestseller international. L'une des choses qui le rendait unique fut que son auteure avait quatre-vingt-dix ans et que c'était son premier livre. Un autre fait unique était que non seulement elle avait survécu à l'holocauste, mais également à la marche de la mort vers l'issue de la guerre, ce qui était d'une certaine manière plus terrible encore que le camp lui-même.

Le livre s'intitule *Le choix* et son auteure se nomme Edith Eger^[5]. Son père, sa mère, sa sœur Magda et elle sont arrivés à Auschwitz en 1944, l'une des quelque 12,000 juifs déportés depuis Cassovie, en Hongrie. Ses parents furent tués la même journée. Une femme a pointé du doigt la cheminée fumante et a dit à Edith qu'elle ferait bien de parler de ses parents au passé. Avec un courage démesuré et une volonté de vivre sans précédent, sa sœur Magda et elle ont survécu au camp et à la marche de la mort. Lorsque les soldats américains l'ont littéralement soulevée d'une pile de corps dans une forêt autrichienne, elle était atteinte de typhoïde, de fièvre, de pneumonie, de pleurésie et avait le dos cassé. Un an plus tard, son corps avait guéri, elle s'est mariée et est devenue maman. La guérison de l'esprit a pris beaucoup plus de temps par contre. La guérison de l'esprit est justement devenue sa vocation aux États-Unis, là où elle s'est installée.

En route vers Auschwitz, la mère d'Edith lui a dit: "Nous ne savons pas où nous allons, nous savons encore moins ce qui va se produire, mais personne ne peut t'enlever ce que tu as décidé de mettre dans ton esprit". Cette phrase s'est avérée être son mécanisme de survie. Après la guerre, elle travailla dans une usine pour soutenir sa famille, elle alla ensuite à l'université pour étudier la psychologie et devint thérapeute. Elle a utilisé ses propres expériences de survie afin d'aider les autres à passer au travers des crises de la vie.

Au tout début du livre, elle fait une importante distinction entre l'agression qui nous place en victime et la victimisation (le fait de se placer en victime). Voilà ce qu'elle dit à propos du premier terme :

Nous sommes tous appelés à être placés en victime au moins une fois dans notre vie. Nous allons éventuellement subir une certaine affliction, humiliation ou un abus, causé par des circonstances, des gens ou bien des institutions sur lesquels nous n'avons que peu ou pas de contrôle. C'est la vie. Nous sommes placés en victime par l'extérieur.

Et voici la définition du second terme :

Par contraste, le fait de se considérer comme une victime provient de l'intérieur. Personne ne peut nous rendre victime sauf nous-mêmes. Nous devenons des victimes non pas par ce qui nous arrive, mais bien lorsque nous choisissons de nous attacher à notre rôle de victime. Nous développons un esprit de victime : une façon de penser rigide, qui nous incite à blâmer l'autre. Une attitude pessimiste, bloquée dans le passé, un refus de pardonner, un esprit rancunier, et sans la moindre limite saine^[6].

Lors d'une entrevue liée à la publication de son livre, elle déclara : "Je n'ai pas appris à chercher le bonheur, car il est extérieur. On est né avec de l'amour et de la joie. Ils sont à l'intérieur de nous-mêmes. De façon permanente."

Nous avons de la part de survivants de l'Holocauste comme Edith Eger et Viktor Frankl des systèmes de pensée extraordinaire. Mais en vérité, elles existaient depuis le début, depuis Avraham et Sarah, qui ont survécu toutes les épreuves que le destin dressait sur leur chemin, peu importe si cela semblait les éloigner de leur mission, et malgré tout, ils ont trouvé une sérénité complète à la fin de leur vie. Ils savaient que tout ce qui apporte de la satisfaction à notre vie ne peut pas provenir de l'extérieur mais uniquement de l'intérieur : que ce soit une orientation, une mission, un appel à accomplir quelque chose de grand, une sollicitation pour entreprendre quelque chose amené à être perpétué par ceux qui viendraient après eux. Ce qui compte, c'est ce qui provient de l'intérieur, et non pas de l'extérieur : leur foi et non pas les aléas des circonstances.

Je crois profondément que la foi nous aide à trouver le "pourquoi" qui nous permet de supporter n'importe quel "comment". La sérénité de Sarah et d'Avraham lors de leur mort constituent un témoignage éternel de la façon dont ils menaient leurs vies.

Chabbat Chalom



[1] Je fais intentionnellement fi de l'opinion selon laquelle à l'époque de la ligature d'Isaac, le Satan est apparu à elle et lui a dit qu'Avraham avait sacrifié son fils, provoquant en elle un choc qui causa sa mort. Cette opinion est moralement problématique.

[2] La meilleure étude été réalisée récemment par Robert Holub, *Nietzsche's Jewish Problem*, Princeton University Press, 2015.

[3] Friedrich Nietzsche, *Twilight of the Idols*, Maxims and arrows, 12.

[4] Friedrich Nietzsche, *The Genealogy of Morality*, Cambridge University Press, 2009, 107.

[5] Edith Eger, *The Choice*, Rider, 2017.

[6] Ibid., 9



Pour d'autres écrits du Rav Sacks, consultez le www.rabbisacks.org

© Rabbi Sacks • Tous droits réservés
Le Bureau du Rav Sacks a le soutien du « Covenant & Conversation Trust »